

portant fièrement l'épaulette à gros grains, et là-bas, dans les brumes de l'espérance, je crois distinguer l'aigrette blanche de colonel.

Succès à notre compatriote, et merci.

J'ai débuté en vous mettant sous les yeux une annonce qui a son cachet, je termine de la même manière.

Le *Fantastique*, d'heureuse mémoire, contient, dans son numéro du 26 novembre 1842, l'avis suivant :

#### LA FIN DU MONDE

Nous avons lu, relu attentivement, médité sur les raisons que donnent les Millernes pour annoncer que la fin du monde doit inévitablement avoir lieu au mois d'avril prochain. En vérité, nous sommes assurés que cette catastrophe est, selon nous, inévitable ; rien n'est plus clair. En conséquence, nous prions nos abonnés arriérés de vouloir bien profiter du peu de temps qui leur reste pour solder leur compte ; sûrement, personne ne voudra s'en aller dans l'autre monde avec un abonnement sur la conscience. Pécheurs, amendez-vous ; il est temps !

L'abonné est un bipède si avare que tous les moyens sont bons pour le faire payer.



#### CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Nos jeunes amis, de la Congrégation de Sainte-Brigide, donnaient lundi soir, le 12 décembre dernier, une soirée dramatique et musicale. Ils se sont montrés dignes de leur réputation et de l'attente de leurs amis et patrons. Un succès de plus à enregistrer pour eux. Il nous plaît voir la jeunesse multiplier ainsi ses amusements intellectuels, qui font son honneur, son bien-être, et, généreuse en tout, faire bénéficier de ces récréations de bon aloi un public de fidèles de plus en plus nombreux.

\* \*

L'œuvre de "l'École apostolique" en est une excellente : elle a pour but de procurer l'éducation aux jeunes gens catholiques, ayant la vocation du sacerdoce et qui n'ont pas les moyens de se faire instruire. Aussi, sommes-nous heureux de profiter d'une occasion qui se présente à nous de l'encourager, et nous recommandons chaleureusement à tous nos lecteurs de se procurer la livraison des *Annales de Notre-Dame du Sacré Cœur*, vendue spécialement au profit de cette œuvre, au prix de vingt-cinq centins.

Cette livraison, luxueuse et très complète, doit paraître vers le 20 courant. S'adresser au bureau des *Annales*, à Watertown, Etat de New-York, au F. Derichemont, M. S. C.

\* \*

Le concert, annoncé comme un des événements musicaux de la saison, et que devait donner Mlle Helena Pelletier, la sympathique jeune diva canadienne, a eu lieu mercredi, le 7 décembre dernier, avec le plein succès qu'on en attendait. La charmante élève du professeur Vegara, si gracieuse, aux airs d'artiste si dégagés, a enthousiasmé son auditoire aux sons enchanteurs de sa voix riche et cultivée. Cet auditoire, l'un des mieux choisis que Montréal artistique puisse fournir, où brillaient en grand nombre les plus riches toilettes de femmes, a aussi fait un chaleureux accueil, bien mérité, aux chanteurs, Miles Miller, Fuller, Grier, madame Humphrey, M. Stewart, et particulièrement aux artistes distingués, nos compatriotes, MM. Bourdon et Duquette,

\* \*

"La chanson, cette moelle de l'esprit gaulois !" écrit, cette semaine, notre aimable correspondant

parisien. Eh bien ! nous ne pouvions point, descendants des Gaulois, ne pas chanter aussi. Voilà que la chanson se popularise de plus en plus chez nous. Après la série de *Une chanson par mois*, nous avons maintenant celle de *Une chanson par semaine*, dont M. J. H. Malo, le si facile et spirituel rimeur, fait les paroles, toutes d'actualités et s'adaptant à nos airs nationaux. Il nous a déjà donné *En roulant la boule* ; *Le tramway* ; *La Sainte-Catherine*, et nous pouvons juger que s'il sait garder ce ton là ses chansons auront du succès.

C'est bien, cela, soyons gais. Vibrons, mes amis, comme dit Sulte, cela endort bien des douleurs, réveille bien des énergies.

\* \*

Sur spéciale et gracieuse invitation de l'aimable secrétaire du comité du monument Maisonneuve, M. le vicomte de la Barthe, j'ai eu l'avantage d'aller examiner la maquette de cette œuvre d'art, telle que notre sculpteur Hébert vient de l'expédier de Paris. C'est d'un joli dessin, et du meilleur effet. Le monument aura trente pieds de hauteur : la statue, huit pieds, et vingt-deux de socle. Maisonneuve est debout, pose martiale, un drapeau en main ; Melle Mance, Lemoyne et sa chienne Pilote, d'historique mémoire, deux personnages allégoriques : un sauvage et un colon, animent les quatre encoignures principales. Quatre bas-reliefs, entre ces figures, rappellent des scènes importantes de notre histoire. Au-dessous de ses bas-reliefs, l'inscription qui les explique doit être ajoutée. Et sous cette inscription, de chaque face, de belles têtes en gargouilles, laisseront couler l'eau de la fontaine.

La Place d'Armes, débarrassée de sa grille qui l'étouffe, voire même, peut-être, de sa station de fiacres, et montrant à son centre ce gracieux et noble monument va devenir un des plus charmants endroits de Montréal.

\* \*

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Pedro*, St-Liboire.—C'est vrai, nous avons bien tardé à vous donner satisfaction ; mais songez donc comme nous en avons plusieurs à contenter ainsi. Mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas ? Nous vous donnons votre tour, un des premiers, à présent.

*Ludo*, Montréal.—Admis. Il y a progrès sensible. Bon courage : déjà perce chez vous un petit jet de la flamme artistique ; vous réussirez.

*Jacques Beaumont*, Ste-Thérèse.—Coincidence heureuse, qui me réjouit fort. De plus en plus bienvenu, *mon vieux*.

*Bluet*, Chicoutimi.—Pas besoin de toutes ces excuses, gracieux petit confrère. La modestie gagne tout le monde par son charme délicat : et vous êtes si modeste, si modeste !...

*Gustave C.*, Montréal.—Vous voulez l'exacte vérité : c'est encore une fin de non-recevoir. Mais ça va de mieux en mieux et le succès auquel vous atteindrez sera brillant, si vous persévérez.

*Ed A.*, Ottawa.—Envoyez groupe, et notes explicatives. Ça devra intéresser, nul doute, du moins en certains quartiers.—J. St.-E.

#### DIVAGATIONS

Jamais, peut-être, titre plus convenable n'a été placé en tête de ce que ma plume a commis ; en effet, je me sens tout disposé à divaguer ; me permettez-vous, lecteurs, de vous entraîner à ma suite dans un dédale d'idées plus ou moins extravagantes et légères ? Je ne vous surprendrai pas, puisque, déjà, vous avez dû me juger incapable d'en avoir de sérieuses et de positives.

En un jour néfaste, le cruel Cupidon me décocha sa flèche embaumée et fleurie, il m'atteignit tout près du cœur, mais connaissant le danger de cette légère blessure, je la pansai avec tant de soin que l'oubli vint !...

Vous sachiez, vous qui avez accusé l'homme d'être oublieux, je vous donne raison, mais lorsque je vous aurai dit pourquoi j'ai oublié, vous serez convaincue que le lot de la femme n'est pas plus désirable que le nôtre. Oui, l'homme est bizarre, il est changeant, il n'aime plus aujourd'hui ce qu'il adorait hier, mais la femme, elle, raffolle maintenant de ce qu'elle a dédaigné il n'y a qu'un instant : à qui la palme ?

Il y a des ans... j'avais élevé au fond de moi-même, un petit autel ; je l'avais orné des fleurs les plus rares, et les entours étaient imprégnés des meilleurs parfums. C'était un petit nid, tout frais, tout coquet, que j'avais dédié à l'amour.

Je l'invitai d'y venir, il vint sous la délicate forme d'une jeune fille. La voyant s'approcher ; tout tremblant à la pensée qu'elle dédaignerait peut-être la demeure que je lui avais préparée, je m'agenouillai à l'écart et je la suis du regard. Elle va et vient dans le sanctuaire, sa vue scrutée avec curiosité chaque détail et elle respire à pleins poumons, l'arôme des mille fleurs, son front rayonne de plaisir, ce me semble, et, graduellement, ma crainte se change en confiance ; timidement, je m'avance, elle recule étonnée, les lèvres entr'ouvertes... La main sur le cœur, je lui dis :

—Tous cela, à toi, pour un peu d'amour !... Hélas ! j'avais brisé le charme ; elle s'enfuit, me laissant une grimace au lieu d'un sourire... Accablé par ce dédain, ma colère ne connut plus de bornes, je foulai aux pieds ce qui m'avait coûté tant de labeurs. Je brisai en fragments imperceptibles le bois de l'autel, et le mêlai à la poussière du chemin. Je dis adieu à mon rêve d'espérance, j'arrachai, sans pitié, de mon cœur, cette tige qui voulait y fleurir, mais ne voilà-t-il pas qu'à un détour de la route, je rencontre ma belle dédaigneuse qui me demande en grâce une goutte de ce parfum dont j'avais voulu l'enivrer, mais, je me souvenais... et à mon tour, j'ai raillé :

—Va, lui dis-je, retire-toi ; chaque corolle de ces fleurs que je t'offrais, a été souillée de boue, le parfum renversé, le vase brisé, et l'amour, pas plus que l'oiseau, ne doit revenir dans le nid qu'il quitte ; et si, par hasard, son aile capricieuse l'y ramène, il le trouve ou occupé par un plus fort que lui, ou... défait.

*Violette* m'enviera-t-elle encore mon bonheur, après ce que je viens d'écrire ? Je suppose que non, cependant qu'elle ne pleure pas sur moi, plus que j'ai pleuré sur elle ; elle n'a pas, aimé dit-elle, eh bien ! elle n'a pas vécu, comment eut-elle pu souffrir ?

Cette aimable et franche collaboratrice du MONDE ILLUSTRÉ nous dit comment elle comprend l'amour ; je ne saurais en faire autant, car j'avoue que je ne le comprends pas du tout. J'ai failli aimer une fois, mais je n'ai pas eu le loisir d'étudier ce capricieux lutin qui m'a à peine effleuré de son aile légère, me laissant, après son passage, des regrets d'autant plus vifs, qu'il s'était fait précéder chez moi d'un vrai et pur enthousiasme. Hélas ! je ne devais pas être son favori, je ne devais pas connaître cette divine flamme qui, dit-on, fait vivre des années en un instant, et enivre l'homme ; mes désirs devaient être vains.

Rejeté du temple d'*Amour*, je me suis fait son ennemi. Je l'ai décrié, et j'ai plaidé pour l'amitié ; j'ai cultivé ce sentiment, mais pas à la manière générale des gens, pour lui faire rendre à mon profit tout ce qu'il peut donner ; je fus un fidèle partisan, et pendant un certain temps j'eus ses bonnes grâces ; de bien douces joies me sont arrivées par lui, mais... au fond de la coupe, gisait l'amertume.

Dans cette route, comme dans celle que j'avais quittée, j'ai trouvé des écueils ; je me suis heurté bien des fois à l'indifférence et à l'oubli, voire même à la trahison. J'en suis arrivé à me demander s'il y a, ici-bas, de l'amitié vraie, comme je me demandais jadis : l'amour existe-t-il ?

Dans les deux cas, j'ai dû reconnaître que mes idoles, comme moi-même d'ailleurs, sont de terre. Saint François de Salles a dit qu'il ne faut pas trop compter sur les amitiés terrestres ; cependant elle doit se trouver quelque part, cette union étroite de deux âmes, que tant de lyres ont chantée.

Sans doute, je n'ai pas assez désiré, je n'ai pas assez prié, pas assez cherché ; mais je ne suis pas à bout de courage, il me reste des forces, je chercherai donc encore ; je recommencerai la lutte, et peut-être que bientôt je pourrai m'écrier : *Eureka*, j'ai trouvé ! Je vous entends dire ainsi-soit-il, lecteurs. Merci.

PEDRO.